



Félix Moser : « Eh bien, dites-moi : je sers à quoi ? »

A vrai dire, je ne connais pas de demande plus brutale et plus désarmante. Que répondre à quelqu'un qui se sent inutile ? Avouons aussi que parfois cette interrogation nous taraude. En effet, qui n'a pas été placé à un moment ou à un autre devant la lancinante énigme : « Que vais-je faire de ma vie ? » Cette question, parfois angoissante, est aussi traversée par des désirs et des attentes remplies d'espoir. Nous sommes toutes et tous tiraillés entre la peur d'être inutiles et le désir d'être reconnus dans notre aspiration de servir à quelque chose. Nous souhaitons à tout le moins compter pour quelques uns dans notre société.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils son unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3, 16).

J'essaie d'imaginer vos têtes devant ce verset biblique. Peut-être avez-vous souri, car quelqu'un vous a déjà aidé à le décrypter. Mais je vois aussi des figures qui s'allongent, car ce condensé de l'Évangile paraît un peu bizarre, voire terrifiant : comment croire en un Dieu qui livre son Fils son unique ? Que faire de ce verbe « périr », qui fait trembler et qui déclenche notre incrédulité ? Et que penser de cette idée de « vie éternelle » ? Commençons par là.

Quand nous disons « vie éternelle », nous pensons tout de suite à « immortel », « qui n'a pas de fin ». Ici, il faut entendre un peu autre chose. Avant tout, la vie éternelle désigne la vie dans son intensité, dans son épaisseur. La vie éternelle n'est pas destinée seulement à des hommes et des femmes particulièrement religieux, ou qui seraient branchés par les phénomènes irrationnels. Non, il en va ici de notre aspiration à une vraie vie, une existence qui soit plus qu'une réalité biologique ou qu'une nécessité sociologique. Cette vraie vie est habitée par la promesse de pouvoir partager une existence de liberté, de paix, de joie et d'amour ; une vie dont on pourrait dire, à la fin, qu'elle « a été bien remplie ». Mais le verset cité vient dire que l'on peut passer à côté de la vraie vie. C'est en ce sens-là que l'Évangile utilise le verbe « périr ». L'évangéliste Jean se fait le témoin d'une parole qui a le courage de la franchise. Il vient dire, dans son vocabulaire, que l'être humain ne possède pas la capacité de se forger une existence réussie. Ce verset biblique rappelle ce que nous oublions tous et toutes si souvent : nous ne sommes pas les maîtres de notre vie ! Elle est dispensée par Dieu, par le biais de l'Envoyé de Dieu et au travers d'autres humains. Nous ne pouvons pas fabriquer la joie, la confiance, l'amour même. Tout cela nous avons à le recevoir.

« Dieu a envoyé son Fils son unique. » Ce fils de Dieu apparaît dans sa fragilité, dans sa proximité et dans sa liberté. Il dit l'amour de Dieu pour chacun et chacune. Ainsi Jésus accueille des religieux sûrs d'eux, des malades et des exclus de la société, des voleurs et des profiteurs, et aussi des croyants admirables et des personnes admirées... A eux tous et à nous-mêmes, il rappelle que toute vie est d'abord un don à recevoir. Ce Dieu incarné en Jésus Christ chemine *incognito* à côté de chacun et chacune A nous de saisir cette certitude : toute vie, la mienne, la tienne, la vôtre, ne peut être mesurée à l'aune de son utilité ou de son inutilité. Dans la démesure de l'amour fou de Dieu, nous sommes libérés de la lancinante question de savoir à quoi nous servons. Nous sommes ce que nous sommes, par amour de Dieu pour nous. Ce don divin offre un espace pour accueillir, un coin de terre à défricher pour y faire pousser l'herbe folle de l'espérance, un peu de temps pour celui qui vit dans le désert dans la solitude, une flamme pour réchauffer ceux qui sont glacés par les rigueurs d'une société de performance... Aimés de Dieu, nous sommes invités à accueillir et disperser des poussières d'éternité.

Félix Moser, le 26 mars 2008



Raphaël Picon : « Dieu est un amoureux du monde ! »

« Il te cherche »

Jésus-Christ nous apprend que Dieu est un amoureux du monde ! Le christianisme – c'est sa force et sa richesse – nous invite à croire en un Dieu intimement lié à l'humanité. Comme l'a écrit Karl Barth, l'un des grands théologiens du 20^{ème} siècle, qui fut pourtant très soucieux de souligner la souveraineté absolue de Dieu : « *Une fois pour toutes, en Jésus-Christ, il a été décidé que Dieu n'existe pas sans l'homme. Dans sa liberté, il ne veut pas être sans l'homme mais avec lui* ». Le Christ, en effet, nous raconte un Dieu qui fait sien l'aventure humaine. Il n'est pas un Dieu lointain et inaccessible, mais un Dieu proche et à portée de main : il te cherche, il te trouve. Le christianisme nous offre aussi de croire que l'humanité elle-même est intimement liée à Dieu. Celle-ci n'est pas repliée sur elle-même et condamnée à l'insignifiance. En s'incarnant, en faisant de notre monde sa propre demeure, Dieu élargit nos horizons et enrichit ce monde-ci d'une dimension plus ultime, plus infinie.

« Vis ta vie ! »

Ce Dieu amoureux du monde est celui qui permet à chacune et à chacun de se sentir pleinement autorisé dans son existence et de... vivre sa vie ! L'apôtre Paul, comme tant d'autres à sa suite, l'a affirmé avec force : s'il est un amour de Dieu, celui-ci n'est que pure grâce ! Cet amour ne se gagne pas, il s'offre à tous sans condition. Cela signifie que Dieu nous aime tels que nous sommes, indépendamment de ce que nous faisons, sans même tenir compte de ce que nous croyons à son sujet. Le don de cet amour est notre véritable salut. Il nous sauve du désespoir de penser que nous ne valons rien en nous permettant de nous croire acceptés tels que nous sommes, et même si nous nous sentons inacceptables. Cet amour nous sauve de l'absurde en nous libérant du souci de toujours bien faire, de gagner par soi-même sa place au soleil et son heure de gloire. Cet amour de Dieu nous sauve de l'insignifiance en nous permettant de croire que nous ne sommes pas réduits à ce que les autres et le monde font de nous. Nous existons pour Dieu. Nous sommes son amour. Nous sommes son espérance !

« Le Monde est à nous »

Ce Dieu amoureux du monde est celui qui ne cesse d'éveiller celui-ci, de l'animer, de le créer, de le vivifier, de le ressusciter. La création est un dynamisme à l'œuvre dans toutes les composantes du réel, à chaque fois que le sens triomphe de l'absurde, que le désir l'emporte sur l'ennui, que la vie redevient possible. A travers sa prédication et son action, Jésus-Christ incarne cette puissance de résurrection, c'est-à-dire d'insurrection contre la mort. Il nous permet de croire en Dieu comme en une force de transformation créatrice qui vise à rendre nos existences plus épanouissantes et notre monde plus harmonieux. Il ne cesse d'attirer celui-ci au-delà de lui-même et de l'aimer vers plus d'amour, de justice, de vérité. Avec et devant Dieu, ce monde est à vous ! Comme l'a souvent écrit le pasteur Wilfred Monod, soucieux de penser un christianisme à la fois spirituel et social : « *J'appelle Dieu l'effort partout manifesté pour transformer la réalité (...). La foi en Dieu ne saurait être une simple croyance intellectuelle. Elle est acte héroïque au service de la vérité, de la justice, de la beauté et de l'amour.* »

Ce Dieu amoureux du monde est aussi celui qui ne nous oublie pas. En lui, tous ceux qui nous ont précédés, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons été, restent éternellement. Dieu est notre mémoire commune. Alpha et oméga de toutes vies, il est une résistance acharnée au morne passage du temps qui, indifférent à ce qui est, use le souvenir et force l'oubli. C'est parce que nous croyons que Dieu porte à jamais en lui la trace de nos si brefs passages sur terre, que nous pouvons vivre, ici et maintenant, avec légèreté, une certaine grâce, comme si de rien n'était, pour finalement se retirer un jour et s'effacer.

Raphaël Picon



Jean-Arnold de Clermont : « Le chrétien n'a pas d'autre arme que celle de sa parole et de ses actes »

En juillet 2009, les représentants de 125 Églises protestantes, anglicane, orthodoxes et vieille catholique d'Europe seront réunis à Lyon pour la treizième Assemblée générale de la Conférence des Églises Européennes (KEK). Celle-ci a été créée en 1959 pour manifester publiquement que, malgré la construction du rideau de fer qui allait couper l'Europe en deux, les Églises de l'Est et de l'Ouest resteraient en communion les unes avec les autres. Cinquante ans plus tard, ces Églises feront, à Lyon, le bilan de leur marche commune vers une plus grande visibilité de l'unité en Christ et comment cela se dit dans le dialogue les unes avec les autres, dans la participation à la construction européenne, dans la lutte contre les injustices, contre la pauvreté, contre le rejet des migrants et des demandeurs d'asile...

Alors que se prépare un rassemblement de plus de mille jeunes réformés français auxquels se joindront des jeunes des Églises sœurs en France et en Europe, j'entends des résonances fortes entre le thème choisi pour ce rassemblement, « Dieu aime le monde », et cette histoire de la KEK. Les Églises qui l'ont constituée l'ont fait sous la pression de leurs membres qui n'acceptaient pas que l'histoire du monde puisse se dérouler sans que, chrétiens, ils aient leur mot à dire, leur expérience à partager, leur responsabilité à exercer, leur espérance à faire entendre. En cela, ces chrétiens manifestaient que leur vie n'était pas l'exercice égoïste de leurs droits mais l'exercice d'une solidarité voulue par l'Évangile dans un monde toujours plus 'globalisé'. Plus encore, ils voulaient faire de leur vie, de leur engagement au service ou au moyen de leurs Églises, une manifestation de reconnaissance pour l'amour que Dieu leur avait offert à partager.

Cet engagement nous renvoie à notre compréhension du rôle et de la mission des chrétiens et de l'Église, dans trois directions.

1. *La reconnaissance.* D'autres diraient : « le culte » ou « la liturgie ». C'est ce qui exprime que notre vie est ou peut être une réponse à ce que le Christ a fait pour nous. Il nous a délivrés de la fatalité de la mort ; il a fait de nous ses amis, nous ouvrant avec lui le chemin d'une vie nouvelle (Romains 6). Nous cherchons les voies et moyens de vivre selon l'appel qu'il nous a adressé, selon le commandement d'amour qui est le sien. Avec des hauts et des bas... des moments de découragement, des moments d'égarements, des moments de paix et de joie... tout cela fait partie du « culte », du dialogue que nous entretenons avec notre Dieu, reconnaissant le lien d'amour qui nous unit à lui.
2. *Le service de nos frères et sœurs.* Deux mots expriment bien le fait que nous ne vivons pas pour nous mais que l'amour que Dieu nous manifeste est destiné à être partagé ; ce sont les mots de « vocation » et de « responsabilité ». Nous nous sentons (savons) appelés à exercer nos responsabilités de chrétiens, porteurs d'un message qui ne vient pas de nous mais qui s'adresse à tous. Et cette vocation, cette responsabilité, s'exerce dans la quotidien de l'existence, à travers des choix de vie, des solidarités actives, des engagements.
3. *Le plaidoyer en faveur de la justice et de la paix.* Je pourrais parler en termes plus restreints de la prédication de l'Évangile ou de la prophétie comme interprétation de la volonté de Dieu dans notre aujourd'hui... J'emploie le mot plaidoyer pour évoquer un tout qui va de l'écoute de la parole de Dieu, à son expression publique, aux déclarations et aux actes qu'elle suscite. Le chrétien n'a pas d'autre « arme » que celle de sa parole et de ses actes, une parole partagée, des actes vécus en solidarité avec d'autres, chrétiens ou non.

En Europe des chrétiens ont engagé leurs Églises à participer à la construction de l'Europe, comme un espace de réconciliation et de paix, et ils se demandent aujourd'hui – eux ou leurs descendants – si cet idéal spirituel autant que politique n'est pas supplanté par ce qui n'en était qu'un instrument, le grand marché européen. Nos Églises, leurs membres anciens ou jeunes, sont-ils prêts à dire encore que Dieu aime ce monde comme il nous aime, et qu'il nous en a confié la responsabilité d'en faire un espace de vie solidaire, juste et pacifique, un signe de son amour qui vienne toucher ceux qui ne le connaissent pas encore ?

Jean-Arnold de Clermont



Fritz Lienhard : « Dieu est amour... et sinon rien ! »

Il y a une chanson de Jacques Brel célèbre entre toutes : « *Quand on n'a que l'amour, à s'offrir en partage, au jour du grand voyage, qu'est notre grand amour.* »

Le chanteur-poète vit « *sans nulle autre richesse* », sauf « *d'y croire toujours.* » Il n'a « *rien que la force d'aimer.* » C'est cette faiblesse qui est la première caractéristique de l'amour. Celui-ci signifie s'exposer à autrui, et donc se rendre fragile, dépendant de l'être aimé. Il ose une foi et en court le risque.

Ce n'est donc pas sans raison que c'est la croix qui conduit à dire que Dieu aime le monde. Dieu court le risque de l'amour jusqu'au bout. La chanson *Quand on n'a que l'amour* date de la période « rose » de Jacques Brel. Il est pourtant intéressant de voir que même dans cette période, le mal n'est pas évacué. L'amour ne le surmonte pas à l'eau de rose, mais en le prenant au sérieux radicalement, en le subissant.

Et en même temps, le poète chante : « *Nous aurons dans nos mains, Amis le monde entier.* » L'amour rayonne sur l'ensemble du monde, il « *habille la laideur des faubourgs* », il peut « *parler aux canons* » et « *convaincre un tambour.* » L'amour a une force extraordinaire. En prenant le risque de la mort, il la surmonte et offre une vie nouvelle comme un cadeau, comme une grâce.

Ce puissant rayonnement de l'amour crée un monde. L'amour ne se referme pas sur lui-même. C'est un autre chanteur qui l'exprime, Georges Brassens parlant des « *amoureux sur les bancs publics.* » De quoi parlent ces « *amours débutants* » ? du « *papier bleu d'azur que revêtiront les murs de leur chambre à coucher.* » Les amoureux parlent toujours de tout, sauf de leur amour, et en même temps ils ne parlent que de ça. On peut même « *parler de ta mère, un p'tit peu* » (Renaud), et donc évoquer les sujets qui fâchent...

En même temps, et pour en revenir à Brel, l'amour singularise : « *Mon amour, toi et moi* ». On dit que l'amour rend aveugle. Je n'en crois rien. Ce sont les anciens qui avaient raison, eux qui disaient : *ubi amor, ibi oculi*, là où il y a de l'amour il y a des yeux. L'amour conduit à s'intéresser au moindre détail de l'autre. C'est pourquoi Dieu est en quête de chacun des humains, tel qu'il est.

Depuis les origines, on connaît la logique de la méfiance qui conduit à ne faire confiance qu'à soi-même, jusqu'à être son propre Dieu. La peur de l'autre oblige à s'en préserver, et l'angoisse de ne pas valoir conduit à se faire une image de soi en dévalorisant autrui. En même temps, les possibilités de communication n'ont jamais été aussi riches, au point que l'on puisse parler d'un « village global ».

L'amour de Dieu brise le ressort profond de la dynamique négative. Dieu n'est pas un destin, il a un visage et un regard favorable en Jésus Christ. Je ne suis pas obligé de faire semblant d'être autre chose que ce que je suis, mais je peux vivre ma vie avec sa fragilité et sa brisure. Autrui est emmené dans la dynamique de l'amour de Dieu au même titre que je le suis ; parce que je suis moi-même sûr de mon identité en Christ, je peux me permettre de m'ouvrir à autrui dans le monde entier. J'évite l'universalisme qui exalte ou écrase, mais j'ose un engagement concret, pour des humains particuliers, dans la relation aujourd'hui possible avec des individus vivant aux quatre coins du monde.

Fritz Lienhard



Frère Alois : « Par amour, Dieu partage nos existences »

La vision de Dieu comme juge sévère a fait des ravages dans la conscience de beaucoup. Le fondateur de notre communauté de Taizé, frère Roger, a pris le contre-pied absolu de cette conception en affirmant : « Dieu ne peut qu'aimer ». Il l'a dit de plus en plus clairement, sans ajouter des conditions ou des mises en garde. A combien de personnes a-t-il communiqué cette certitude : tu es aimé de Dieu tel que tu es, tu es tout proche de Dieu pour toujours ?

Je me rappelle d'une de mes premières visites à Taizé. J'étais encore tout jeune, dans la foule rassemblée pour Pâques 1973. Beaucoup ont été touchés par les paroles de frère Roger commentant la lettre de Paul aux Romains : « *Qui nous condamnera quand Jésus intercède pour nous ?* » Il a dit : « En chaque être humain se récapitulent toutes les tendances de l'humanité, le meilleur et le pire... L'amour et la haine ; tout dans un seul être... Si nous recommençons chaque jour la marche vers le Christ, ce n'est pas en vue d'une quelconque normalité. C'est dans le but de nous laisser conformer à l'image même de Jésus. Qui pourrait condamner ? Il prie en nous et il offre la libération du pardon. »

En lisant l'Écriture d'un bout à l'autre, nous constatons que la bonté de Dieu se révèle toujours plus distinctement. La vision d'un Dieu sévère fait place peu à peu à l'intuition d'un Dieu qui aime et pardonne. Moïse, Elie, certains des prophètes en sont témoins: « *Ne crains pas car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi. Tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et je t'aime* » (Isaïe 43, 2 à 4).

Le Nouveau Testament franchit un pas décisif, il donne à comprendre que le Christ est venu non pas seulement pour nous enseigner la bonté de Dieu mais pour nous mettre en communion avec lui. Même si notre foi est petite, même si le doute est parfois fort en nous, Dieu ne cesse de chercher à nous communiquer son amitié. N'a-t-il pas fait lui-même le premier pas vers nous ? Par la venue de Jésus, Dieu s'engage dans un vrai échange avec chaque être humain. Par amour il partage notre existence. Dieu accueille notre humanité en lui et, en échange, il nous communique sa propre vie.

Ce mystère dépasse notre compréhension. Jésus le révèle d'abord par des paraboles. Il décrit le père dont l'accueil réservé à son fils prodigue n'est que pardon et bonté (Luc 15, 11 à 31). Dans une autre parabole, Il montre que Dieu est comme un vigneron qui donne le même salaire à tous ses ouvriers, quelle que soit l'heure où il les a embauchés. Et il dit à l'ouvrier de la première heure qui murmure contre lui : « *Serais-tu jaloux parce que je suis bon ?* » (Matthieu 20, 15)

Jésus meurt sur une croix : il nous dit la bonté de Dieu en prenant sur lui le poids de la souffrance, de la haine et de la mort pour nous en libérer. Et maintenant il vit. Il est auprès de Dieu et il est présent d'une manière invisible auprès de chacun de nous. Le Christ est la manifestation de la compassion de Dieu pour chaque être humain.

Bien sûr la confiance dans la bonté de Dieu n'ouvre pas un chemin de facilité qui évacuerait toute exigence. Pour que cette confiance soit crédible, elle doit s'incarner dans une vie de simplicité, de partage, où le pardon soit au cœur des relations. Découvrir la bonté de Dieu devient un appel à réveiller la bonté dans notre propre vie, à devenir sensibles aux injustices, au mal, à la souffrance des innocents, et à prendre à notre tour le risque de la bonté.

Ainsi nous pouvons devenir des témoins de l'amour de Dieu qui contribuent à une civilisation marquée plus par la confiance que par la méfiance. Que tous nous soyons porteurs d'amitié et de pardon, là où nous vivons ! Allons vers les autres ! Allons vers ceux qui souffrent ! Ce qui change le monde ce ne sont pas tellement les actions spectaculaires, mais bien la persévérance quotidienne dans le pardon et dans la bonté humaine.

Frère Alois



André Gounelle : « Dieu a tant aimé le monde... »

Pour beaucoup de courants religieux de l'Antiquité, la divinité soit ne s'intéresse pas au monde, ne s'en occupe pas ni ne s'en soucie, soit le déteste, l'a en horreur et le combat. Le monde lui est étranger ou odieux. Le croyant est invité à s'en couper le plus possible, à se réfugier dans sa vie intérieure, à attendre que la mort, en le délivrant des réalités terrestres et corporelles, le fasse entrer dans les sphères célestes.

Au contraire, la Bible proclame que Dieu « aime le monde ». Qu'il l'aime implique, d'abord, que le monde est différent de lui ; on aime un autre ; le véritable amour respecte la différence, il laisse l'autre être autre. Aimer veut dire, ensuite, que cette différence ne sépare pas, n'isole pas, n'oppose pas, mais, au contraire permet de se rencontrer et cheminer ensemble ; on est, on vit avec l'autre. Aimer signifie, enfin, qu'on a besoin de l'autre, de ce qu'il nous apporte ; on accepte de dépendre de lui ; quand on vient en aide à quelqu'un sans rien attendre ni recevoir de lui, on éprouve peut-être de la compassion, mais pas vraiment de l'amour. L'amour ainsi défini n'est pas seulement un sentiment, il est tout autant un comportement. L'amour de Dieu se manifeste en ce qu'il donne (il donne son « Fils Unique », autrement dit ce qui lui est essentiel, pas seulement du superflu) et qu'il nous appelle à entrer, en croyant en lui, dans une existence non pas amoindrie, brimée, gâchée et perdue, mais riche et authentique (ce que le Nouveau Testament appelle « la vie éternelle »).

Que faut-il entendre par « le monde » ? À la fois chacun de nous en particulier et nous tous ensemble. Dieu s'adresse à des personnes ; il entend nous rencontrer dans notre singularité individuelle ; nous comptons pour lui dans ce que nous avons d'unique. Nous ne sommes pas pour lui des anonymes ou une foule indifférenciée. Il veut établir avec chacun ce que le philosophe juif M. Buber appelle une « relation je-tu ». Toutefois, cette relation n'oublie ni n'exclut les autres : toutes les « créatures » (humaines, animales, végétales, cosmiques) qu'énumère la première page de la Genèse font partie du monde. Il englobe mon propre être, la société, la nature et l'ensemble de l'univers. D'être tous aimés, chacun pour ce qu'il est, par Dieu nous rend solidaires et crée des relations fraternelles. Là aussi, il ne s'agit pas seulement de le savoir et de le sentir mais surtout d'agir et de se conduire en conséquence. Nous sommes certes tous appelés à changer (à devenir des êtres « nouveaux », dit le Nouveau Testament ou à être « sauvés »), à nous changer nous-mêmes, à aménager le monde, à transformer la société, mais ce changement doit se faire dans le respect et non dans le mépris et la brutalité. C'est à une aventure passionnante (celle de la recherche du bonheur universel) que Dieu, dans son amour, nous fait participer.

André Gounelle



Jean-Daniel Causse : « Le courage d'être et d'agir »

« Il te cherche »

En son mouvement premier, croire est une réalité profondément humaine qui consiste à accorder sa confiance à quelqu'un, lui faire crédit, se fier à sa parole. Ainsi, croire concerne avant tout *le lien* ou la relation entre deux personnes. C'est pourquoi, cela nous fait souffrir lorsque nous vivons une trahison de la confiance que nous avons placée en l'autre. Lorsqu'il s'agit de la foi chrétienne, nous pensons spontanément que croire consiste à tenir pour vrai des choses au sujet de Dieu ou de Jésus-Christ. Croire prendrait la forme suivante : « *Je crois que* ». Or, dans les Évangiles, ce que Jésus appelle la foi ne consiste pas à *croire quelque chose*, c'est-à-dire à adhérer à un système de vérités révélées ou à un enseignement doctrinal, mais à *rencontrer quelqu'un*. Elle est d'abord un « *Je crois en* », même si ce croire doit ensuite trouver un langage pour s'exprimer. La foi est une rencontre avec quelqu'un qui a un impact décisif sur la façon de comprendre et d'orienter sa propre vie. Pour accueillir quelqu'un, pour lui offrir l'hospitalité, il faut avoir un peu de place dans sa propre vie. Lorsqu'on est plein, on ne peut accueillir personne. Souvent nous consommons, nous cherchons à avoir des choses, en croyant combler ce qui nous manque vraiment. Le plein dans notre vie ne fait que tromper un grand vide. Ce qui nous manque vraiment c'est quelqu'un qui nous aime et nous reconnaît sans poser des conditions, c'est-à-dire autrement que tous ces discours qui nous demandent de prouver que nous sommes dignes d'intérêts. Ce quelqu'un qui nous manque, que nous cherchons parfois sans savoir qui il est, nous avons à découvrir qu'il est celui qui nous cherche. Il attend qu'on lui offre une véritable place dans notre existence. Et alors nous pouvons comprendre que ce n'est pas nous qui l'avons trouvé, c'est lui qui nous a cherché et trouvé.

« Vis ta vie ! »

Si l'on nous a cherchés et trouvés, c'est qu'il nous a précédés. La vie est une vie reçue, exactement comme on reçoit un cadeau. Nous devons la vie à d'autres que nous-mêmes. Voilà une dimension que notre époque refuse de reconnaître, obsédée qu'elle est par la figure de l'individu qui se construit lui-même, qui se fait lui-même, qui existe lui-même par lui-même. Certes, l'héritage reçu est complexe. De ce qui nous précède, on reçoit la vie, c'est vrai, mais, avec la vie, on reçoit aussi, on prend sur soi, on répète parfois et on transmet à d'autres, la lourdeur de toute une histoire avec sa grandeur et son tragique. Alors comment vivre sa vie, c'est-à-dire une vie qui ne soit pas simplement le prolongement de ce qui a été, ou la répétition d'une même histoire de génération en génération ? Comment vivre la nouveauté de notre vie ? Pour répondre à cette question, il faut en tout cas reconnaître une *dette* à l'égard de ceux qui nous ont précédé. Or reconnaître une dette ne conduit pas à l'idée d'un remboursement (sinon ce qui nous a été donné n'est pas un cadeau, mais un prêt). Ce que nous avons reçu nous avons plutôt à l'utiliser pour notre propre vie et pour la vie d'autres que nous-mêmes. Il s'agit de s'appuyer sur ce qui a été reçu pour *inventer*, pour créer, pour *féconder l'avenir*. C'est ainsi que le Christ donne : ce qu'il donne, il ne le reprend pas. Il invite à se l'approprier pour vivre sa propre vie.

« Le Monde est à nous »

Nous avons été précédés. Autrement dit, nous avons pris la parole en *réponse* à ce qui nous a appelé à la vie. On peut alors souligner que le terme « réponse » vient du latin *responsio* qui donne aussi « responsabilité ». L'être responsable, c'est l'être capable de répondre. C'est le courage d'être et d'agir. Il ne s'agit pas d'un héroïsme réservé à quelques-uns. Si je peux me comprendre comme un être capable, c'est toujours en « dépit de », c'est-à-dire en dépit de ce qui tend à me faire perdre confiance dans le fait majeur que, comme humain, « je peux ». Je peux certes à la mesure de mes forces, dans le cadre d'une vulnérabilité assumée, mais « je peux » en dépit de tout ce qui me prétend incapable. Se penser incapable, c'est humilier en soi la juste estime de soi-même. En ce sens, la responsabilité c'est qui empêche de se résigner à la simple nécessité de ce qu'il y a comme s'il s'agissait d'un destin inexorable. La responsabilité est toujours la possibilité de ne pas accepter le monde simplement tel qu'il est. Or, le paradoxe chrétien est que pour vivre vraiment *dans le monde*, il faut ne pas être *du monde*. Autrement dit, il faut vivre dans un monde qu'on ne confond pas avec Dieu ou avec la réalité ultime. On est gardé alors de deux travers qui seraient de penser soit qu'on peut tout faire soit qu'on ne peut rien faire. Le sens de la limite et le courage d'agir sont à tenir dans un même élan.



Marcel Manoël : « Dieu a tant aimé ce monde... ! »

Affirmation pieusement répétée... ou scandale bouleversant de l'Évangile ?

Dieu a-t-il vraiment aimé le monde ? Dans l'évangile de Jean, le « monde » c'est l'horreur ! C'est les ténèbres impénétrables à la lumière, la création qui refuse son créateur... Si au moins Dieu avait aimé les gens bien, ou les méritants, ou même les virtualités positives de ce monde, ce serait un sentiment compréhensible ! Mais il ne s'agit pas de cela : il s'agit de ce que la Croix du Christ révèle : à la fois le fossé du rejet de Dieu – un fossé de mort – et la radicalité absolue de son amour – une résurrection.

Mais Dieu peut-il vraiment aimer le monde d'aujourd'hui ? Parfois j'en doute ! Celles et ceux de ma génération – le « baby-boom » d'après la seconde guerre mondiale – voient « leur » monde changer très vite : la raison y est culbutée par les passions, la dictature du look l'emporte sur l'utile, l'individu et ses réseaux d'influence y deviennent plus importants que la société démocratiquement organisée, et l'espoir dans le progrès a capitulé devant le réalisme d'un « ici et maintenant » qui peine à se projeter dans l'avenir... Avec tout ce que cela peut signifier d'individualisme idolâtre (le culte du « moi, je veux ! »), d'injustices criardes, de violences de moins en moins maîtrisées, et d'irresponsabilités écologiques... Nostalgie stérile ? Oubli de ce que ce monde « ancien » comportait d'hypocrisies et de contraintes ? Illusions sur un monde « chrétien » perdu ? Sans doute pour une part... mais aussi inquiétude devant un monde trop souvent ivre de lui-même et de sa puissance, et qui joue parfois à l'apprenti sorcier...

Ce qui produit au moins deux tentations. Celle du « pouvoir » : essayer par tous les moyens de reprendre le leadership pour restaurer les valeurs perdues. Ou celle du retrait : vivre « ailleurs », désengagé du monde et centré sur soi, que ce soit dans l'indifférence des autres (« moi, mon 4x4 et mes vacances au soleil ») ou la militance de sectes politico-religieuses (« mort à ce monde pourri ! »).

Pourtant, la Croix l'atteste : « Dieu a tant aimé le monde... » !

Recevoir cette Parole, c'est accepter de jeter un autre regard que celui du pessimisme, de la méfiance ou de la condamnation sur ce qui se passe autour de nous, et vers les hommes et les femmes de ce monde. Un regard toujours vigilant et critique, certes : il ne s'agit pas de se laisser séduire mais bien d'exercer notre liberté responsable ! Mais un regard positif, curieux, intéressé... Un regard qui cherche toujours à reconnaître l'autre dans ce qu'il est, ce qu'il apporte, ce qui le fait vivre... Le regard que Dieu lui-même porte sur chacun de nous. Le regard qui nous change ou, en langage biblique, qui nous « convertit ».

Recevoir cette parole c'est se lancer avec lucidité et confiance dans le monde de demain. Pour y ouvrir nos vies souvent rétrécies sur elles-mêmes – malgré Internet. Pour y recréer des solidarités qui ne soient pas des systèmes imposés mais des engagements construits.

« Dieu a tant aimé le monde » : au cœur de la Déclaration de foi de l'Église réformée de France, cette Parole d'Évangile n'a pas fini de nous interpeller ! Pour replacer au cœur de notre vie d'Église sa mission d'annonce et de service de l'Évangile.

Marcel Manoël – avril 2008



Laurent Gagnebin : « Appelés à vivre une vocation créatrice et inventive »

« Il te cherche »

L'histoire des religions, qui, à bien des égards, se confond avec celle de l'humanité, nous montre l'être humain et sa quête de Dieu. Dans le cadre de cette recherche infinie, spirituelle et religieuse, le christianisme apporte, avec l'Évangile, une proposition toute nouvelle et inattendue. Là où l'on dit habituellement que Dieu reste à jamais inaccessible et ineffable, se déroband toujours à nouveau à notre rencontre, nous affirmons au contraire que le véritable chercheur, ce n'est pas l'être humain, mais Dieu qui nous poursuit dans la quête inlassable de son amour, et que le véritable inaccessible, ce n'est pas Dieu, mais l'homme qui se dérobe à son amour et à sa volonté..

En Jésus, ce renversement est une constante surprenante des évangiles. Quand nous supplions Dieu de nous aider et de nous accompagner sur les chemins de la vie, nous découvrons, si nous entendons dans le Christ une Parole de Dieu, que c'est bien l'Éternel qui nous appelle au secours et nous demande : « *Veillez avec moi* » (Mt 26, 36). « *C'est le renversement de tout ce que l'homme religieux attend de Dieu* » (Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, lettre du 18 juillet 1944). Là où nous nous tournons sans cesse vers Dieu pour lui demander de nous désaltérer par sa Parole, c'est lui qui, en Jésus, déclare à chacun d'entre nous : « *Donne-moi à boire* » (Jn 4, 7). Là où nous attendons de Jésus des réponses à nos interrogations à son sujet, c'est lui qui nous confie la responsabilité de la réponse et nous interroge en ces termes fameux : « *Qui dites-vous que je suis ?* » (Mt 16, 15). Il y a dans cette question surprenante un fondement de toutes nos démarches théologiques. Là où nous demandons à Dieu de nous accueillir, de nous ouvrir sa porte, de ne pas nous rejeter, c'est encore lui qui vient à nous en disant ces mots souvent repris à l'heure de la cène : « *Je me tiens à la porte et je frappe* » (Ap 3, 20).

Ce renversement décisif définit d'ailleurs aussi la foi. On peut penser en effet que la foi, c'est d'abord cette confiance que nous avons en Dieu. Or, si la foi n'est pas saisie essentiellement comme un ensemble de croyances, mais dans l'ordre d'une relation qui nous unit à Dieu, alors force nous est bien de constater que dans ce mouvement qui va de lui à nous et de nous à lui, c'est Dieu qui le premier établit ou rétablit cette relation ; nous ne faisons que répondre à son appel. La foi est donc d'abord la foi de Dieu et ensuite celle de l'être humain. Et cette démarche de lui vers nous est finalement bien plus importante que la nôtre. La foi est premièrement ce mouvement de Dieu vers nous, avant de devenir notre réponse, comme nous l'avons déjà constaté au début de cet article.

L'étymologie grecque du mot Église nous permet de la comprendre comme une convocation. L'Église n'est pas principalement ni d'abord une institution humaine, mais un événement de Dieu lui-même. C'est la Parole de Dieu entendue à travers la prédication et la cène qui suscite l'Église et lui permet d'exister. On retrouve là le même renversement, à savoir que l'Église n'est pas en premier lieu une institution capable de susciter et de maîtriser l'événement de la Parole de Dieu. Reconnaître cela, c'est reconnaître la priorité absolue du *sola gratia*, c'est-à-dire d'une grâce qui toujours nous apporte et exprime l'amour premier de Dieu pour nous. Le théologien protestant Karl Barth déclarait en 1948 dans une conférence prononcée à l'Assemblée du Conseil œcuménique à Amsterdam : « *L'Église n'est ni la communauté, ni le groupement visible des hommes qui croient en Jésus-Christ, ni l'organe qui les représenterait sous forme monarchique, aristocratique ou démocratique. Elle n'est pas une idée, ni une institution, ni un pacte. Elle est l'événement qui rassemble deux ou trois hommes au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire par la puissance de l'appel qu'il leur adresse et du mandat qu'il leur confie.* » (*L'Église*, Genève, Labor et Fides, 1964, p. 114). C'est moi qui souligne ces mots *institution* et *événement*.

Ce qui vient d'être dit ici au sujet de l'Église peut être repris tel quel au sujet du culte. Certes, quand nous allons au culte, nous répondons à une nécessité intérieure dont les motivations sont très diverses, mais le culte, c'est d'abord Dieu qui nous invite, nous appelle et nous convoque, là encore. Le premier acteur du culte, c'est Dieu. Et c'est bien pour marquer cela que, d'une manière ou d'une autre, le culte s'ouvre par cette affirmation : « La grâce et la paix vous sont données de la part de Dieu... »

« Vis ta vie ! »

Cette relation de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu s'épanouit dans une autre relation qui, à travers l'amour, lie les êtres humains entre eux. C'est la raison pour laquelle il est possible de dire que l'un des mots les plus importants de la Bible est « avec », qui exprime par excellence la grâce et ses rencontres, l'être humain et ses fraternités. Il est assez remarquable de constater que, d'après l'évangile de Matthieu (1, 23), le surnom d'Emmanuel a été donné à Jésus, ce qui signifie précisément « Dieu avec nous ». Dans les pages de conclusion du *Traité de la liberté chrétienne*, Luther écrit ces lignes magnifiques avec lesquelles il montre bien que la foi et la charité, comprises chacune à travers une relation, définissent le chrétien dans une sorte de bondissement hors de



lui-même : « *Le chrétien ne vit pas en lui-même ; il vit en Christ et en son prochain ; hors de là, il n'est pas chrétien. Il vit en Christ par la foi et en son prochain par l'amour.* » Dans ce sens-là, on voit que Dieu et l'être humain ne sont pas à comprendre à travers une essence immuable, une nature figée, mais dans ce mouvement qu'expriment la foi et l'amour. Le philosophe Emmanuel Mounier déclare : « *Je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui* », et il ajoute : « *à la limite : être, c'est aimer* » (*Le personnalisme*, 1949). Une telle proposition ne semble véritablement réalisée en plénitude que par Dieu ; on peut dire, sans risque de se tromper, que, pour Dieu, *être, c'est aimer*. Dieu est amour ou il n'est pas.

Un détour par l'existentialisme athée nous aidera à mieux percevoir le sens et la portée d'un « Vis ta vie » assumé. Sartre veut en effet saisir l'être humain dans sa liberté radicale. Cette dernière est vécue au cœur même de l'action et ne correspond pas à une donnée fixe et préétablie. Sartre écrit ainsi dans *L'être et le néant* que « *pour la réalité humaine, être c'est se choisir* ». La thèse bien connue selon laquelle, pour Sartre, l'existence précède l'essence n'est pas à prendre dans un sens abstrait, voire métaphysique. Il faut situer une telle visée au niveau de l'expérience vécue. L'être humain ne saurait être défini en l'air, de manière purement théorique, mais il se dévoile et se saisit dans une action qui confère à sa vie un visage précis, son visage. On connaît la fameuse assertion de Sartre, dans *L'existentialisme est un humanisme*, selon laquelle l'être humain « *n'est rien d'autre que ce qu'il se fait* ». On sent bien ce qu'une telle proposition peut avoir de schématique et d'excessif, parce qu'elle semble nier les déterminismes, qu'ils s'appellent hérédité, inconscient collectif, ou qu'ils soient ceux de l'éducation, du milieu, du contexte social, de l'histoire. Cela dit, pour Sartre, il s'agit de transcender ces déterminismes, de les dépasser pour ne pas réduire l'existence à la fixité d'un caillou. De toute façon, il s'agira toujours de faire quelque chose de ce que l'on a fait de nous malgré nous. Si l'être humain est découvert dans sa liberté, à la fois première et ultime, à laquelle nous sommes *condamnés*, l'existentialisme sartrien nous renvoie ainsi à notre responsabilité et à nos choix. Il refuse une vision fataliste de la réalité humaine où chaque déterminisme peut alors devenir un prétexte justifiant les attitudes de fuite et de mauvaise foi.

Il conviendrait ici de nous lancer dans des analyses concernant le libre-arbitre, la prédestination, l'élection, la toute-puissance divine, par exemple. Je me contenterai de souligner que le croyant ne trouve pas en Dieu un refuge le dispensant d'agir et d'être responsable. La vie humaine n'est pas bouclée une fois pour toutes dans le néant de notre condition mortelle et pécheresse. La croyance à un péché originel n'est pas une excuse facile pour nous enfermer dans une passivité indigne de notre destination. La condition humaine est ouverte ; elle est un vaste chantier où nous sommes appelés à vivre une vocation créatrice et inventive. Le dynamisme créateur de Dieu doit devenir le nôtre. C'est ce qui m'a toujours paru de la plus haute importance dans la pensée du philosophe chrétien Nicolas Berdiaeff (1874-1948) : son insistance sur notre vocation créatrice. Une morale chrétienne peut être celle de la volonté, elle aussi. Le fatalisme et la résignation n'y trouvent pas de place. Le chrétien également est lancé sur *les chemins de la liberté*, à la recherche d'une humanité encore inachevée, en devenir et pour laquelle l'avenir est à construire plutôt qu'à recevoir passivement de Dieu. L'Homme, en effet, n'est pas encore l'être *humain* ; il doit le devenir. Son humanisation est une tâche exaltante. Dieu est humain ; il n'y a que les Hommes qui puissent être inhumains.

C'est en Dieu, nous l'avons vu plus haut, c'est dans la transcendance divine, où la foi et l'amour forment un tout, que nous fondons la liberté humaine. Le croyant, par conséquent, ne conquiert la totalité de son humanité que dans un dépassement perpétuel qui le conduit vers l'Autre et l'autre. Aller vers ce Dieu qui vient à nous, c'est aller vers cet humain dont Jésus nous présente l'image. Aller vers cet humain, c'est, inversement, aller à la rencontre du divin, dont Jésus, là encore, nous présente l'image. C'est la raison pour laquelle la foi en Dieu, loin de léser l'être humain et de l'asservir, correspond, pour le chrétien, à la réalisation possible de sa liberté et de sa pleine humanité. S'il est toujours possible de construire ce monde, comme le veut Sartre, avec l'être humain et sans Dieu, qu'il soit au moins impossible, comme tant de régimes politiques et de sociétés injustes nous l'ont hélas trop souvent montré, de le construire pour Dieu et contre l'humain !

« **Le Monde est à nous** »

Oui, le monde est à nous, pour nous y inscrire dans une lutte sans relâche pour l'humanisation, en Dieu, de l'Homme. Cela dit, nos choix, nos actions et nos engagements ne sont pas en la seule faveur des êtres humains. Tout ce qui a été écrit dans les deux parties précédentes porte la marque d'un exclusivisme réduisant notre monde à sa dimension humaine. Un tel propos est aujourd'hui insoutenable, impossible et impensable. Le monde, c'est l'univers entier avec ses dimensions minérale, végétale et animale. Nous le savons bien et, en même temps, nous ne le savons pas, ou pas assez. S'engager pour notre monde, c'est mener un combat écologique. La fraternité choisie, c'est une solidarité cosmique assumée. Théodore Monod aimait à citer le poète Francis Thompson qui avait écrit :



« *Celui qui cueille une fleur dérange une étoile* ». Il y a une solidarité de fait du cosmos ; il s'agit pour nous de la respecter (le *respect de la vie*, disait Albert Schweitzer), assurément, mais surtout de la retrouver, de la restaurer, de la ressusciter. La solidarité entre les êtres vivants n'est pas qu'un état, elle est un combat. C'est là que notre liberté correspond à des engagements. « *Au contact de la nature, nous découvrons la solidarité qui nous lie au reste des êtres vivants et par conséquent la responsabilité que nous avons envers eux* », déclare Théodore Monod dans ses entretiens avec Sylvain Estibal (*Terre et ciel*, 1999).

Dans le fameux récit biblique dit de *la tempête apaisée*, nous voyons les disciples de Jésus dans la barque avec lui (embarqués). Terrorisés par le déchaînement des vents et des flots, ils l'appellent à l'aide et s'écrient : « *Au secours, Seigneur, nous périssons !* » Jésus répond à leur prière, maîtrise et apaise la tempête (Mt 8, 25). À l'heure actuelle, ce sont plutôt les éléments naturels, les airs, les eaux et la terre, dominés et écrasés par l'être humain, qui se tournent vers le Sauveur et déclarent : « *Au secours, Seigneur, nous périssons* ». Comme je l'ai dit, tout au début de cet article, c'est bien Dieu qui, dans un renversement significatif, nous appelle au secours pour ce combat et nous redit alors de veiller avec lui.

Laurent Gagnebin



Antoine Nousis : « L'amour de Dieu n'est pas une idée, c'est un acte »

Avant de répondre aux trois questions, un commentaire sur l'expression *Dieu aime le monde*. Soit une autre affirmation : *j'aime le poulet*. Lorsque je dis que j'aime le poulet, j'aime le manger, j'aime que le poulet soit tué pour qu'il arrive dans mon assiette. Quand je prétends aimer le poulet, ce n'est pas le poulet que j'aime – si je l'aimais, je le laisserai vivre – la seule personne que j'aime, c'est moi.

Lorsque Dieu aime le monde, il se situe sur un autre registre puisqu'il n'aime pas le monde pour le manger, il l'a aimé en donnant son fils unique pour que nous vivions. L'amour de Dieu n'est pas de l'ordre de la consommation mais du don. C'est un amour qui est entièrement consacré à la vie, à la croissance, de celui qui est aimé. C'est à partir de cette compréhension que nous pouvons répondre aux questions.

« Il te cherche »

Le renversement de perspective de l'amour de Dieu par rapport au nôtre se retrouve dans le titre *Il te cherche*. Habituellement nous nous demandons comment trouver Dieu alors que nous sommes invités à nous laisser trouver par Dieu. Dieu n'est pas au sommet d'une montagne qu'il faudrait escalader, il est à accueillir dans les creux de notre histoire (cf. Dt 30, 11 à 14.)

Une légende indienne raconte qu'autrefois tous les hommes étaient des dieux. Comme ils n'arrêtaient pas de se disputer pour savoir qui était le plus grand, le grand dieu a décidé de leur ôter la lumière intérieure. Mais où la mettre pour que l'homme ne la retrouve pas ? Un ange propose de l'enfouir au fond de la terre : « Non, dit le grand dieu, car l'homme creusera la terre et trouvera la lumière. » Un autre propose de la déposer sur la lune : « Non, dit le grand dieu, car un jour l'homme ira sur la lune, et il trouvera la lumière. » Un autre propose de la cacher au plus profond des océans : « Non, dit le grand dieu, car l'homme descendra au fond des mers et il trouvera la lumière. » Les anges n'ont plus d'idées. Alors le grand dieu prend la parole et dit : « Je sais où je vais cacher la lumière pour que l'homme ne la trouve pas. Je vais la déposer au plus profond de son cœur. C'est le seul endroit où il ne pensera jamais à la chercher. » Ce n'est pas en courant derrière les chimères de notre monde mais en entrant en nous-mêmes que nous nous laisserons trouver par Dieu.

« Vis ta vie ! »

Se laisser trouver par Dieu revient à entendre qu'il a donné ce qu'il avait de plus précieux – son fils unique – pour notre vie dans ce qu'elle a de plus unique. Le Baal Shem Tov, le fondateur du hassidisme, a écrit : « *Que chacun sache et prenne en considération que par sa nature, il est unique au monde et qu'aucune personne identique à lui n'a jamais vécu, car si une personne identique avait déjà vécu avant lui, il n'aurait pas besoin d'être.* » (in Martin Buber, *La Légende du Baal-Shem*, Editions du Rocher, Monaco 1993, p. 37.) Dieu nous a créés tels que nous sommes pour que nous soyons devant lui tel qu'il nous a créés.

L'amour de Dieu n'est pas une idée, c'est un acte : Il a donné son fils unique. Dieu n'aime pas l'humanité en général, il aime chaque personne en particulier, chaque humain dans ce qu'il a de plus singulier. La Bible est à l'image de notre humanité, elle présente une diversité incroyable de réponses à l'appel de Dieu. L'évangile ne propose pas de prêt-à-porter mais que des vêtements sur mesure. Abraham était différent d'Isaac, qui lui-même était différent de Jacob, de Joseph, de Moïse, de David, de Pierre, de Thomas et de Paul. L'Esprit ne fait pas de nous les membres d'un troupeau mais d'un peuple, il nous appelle à la différence. Cette différence fait de chacun un être unique.

« Le Monde est à nous »

Dieu aime le monde qui est le nôtre, ce monde que nous savons tordu avec sa beauté et sa boue, sa fécondité et ses contradictions, ses héros et ses salauds. À notre tour, nous sommes invités à aimer le monde. Lorsque la vie et le monde ne sont pas aimables, nous devons quand même les aimer car ils sont aimés de Dieu.

Un homme est allé voir le père du désert Abba Nisteros pour lui poser la question de tous les disciples : « Que dois-je faire ? » Le sage a répondu : « L'Écriture raconte qu'Abraham pratiquait l'hospitalité et que Dieu était avec lui ; qu'Elie aimait à prier seul et que Dieu était avec lui ; que David était humble et que Dieu était avec lui. Par conséquent tout ce que ton âme désire accomplir selon la volonté de Dieu, fais-le ! » (Thomas Merton, *La Sagesse du désert*, Albin Michel, spiritualités vivantes 65, p. 42.) C'est le même Esprit qui a permis à Abraham de servir Dieu par l'hospitalité, à Élie de le faire par la prière et à David par l'humilité. Pour dire la même chose avec le père de l'Église Basile de Césarée : « C'est la même eau fraîche et féconde qui tombe sur le champ afin que fleurissent rouge le coquelicot, rose la rose et bleu le bleuet. » L'évangile nous invite à découvrir notre vraie identité, notre couleur unique, devant Dieu et à le servir avec ce qu'il y a de plus singulier et de plus profond en nous.



Michel Bertrand : « L'amour premier de Dieu précède la quête humaine »

Ce message de l'amour premier de Dieu est au cœur de la théologie protestante issue de la Réforme du 16ème siècle. Il est le « *centre ensoleillé* », disait Luther, à partir duquel chaque croyant lit la Bible, témoigne de l'Évangile, vit en Église, s'engage dans le monde, comprend sa vie devant les autres et devant Dieu. Je trouve donc particulièrement pertinent qu'il ait été choisi comme thème du rassemblement national jeunesse et décliné sous les trois modalités proposées.

« Il te cherche »

Au commencement est l'amour de Dieu. Il crée le monde, il libère son peuple, il appelle chacun par son nom et l'aime sans condition. L'amour premier de Dieu précède la quête humaine. « *J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas* » (Romains 10, 20). Ainsi, même s'il nous arrive parfois de chercher Dieu, la foi n'est pas d'abord le fruit de nos démarches intellectuelles ou spirituelles. Elle n'est pas l'adhésion à une doctrine, à un catéchisme, à un dogme, à une morale. Elle est fondamentalement l'expérience d'une rencontre dont Dieu a l'initiative et où il nous accepte tels que nous sommes, par-delà nos qualités et nos défauts, nos mérites et nos manques. Une rencontre par laquelle nous sommes reconnus et « justifiés », c'est-à-dire mis à notre juste place, dans une juste relation avec Lui et avec les hommes. Dans cette rencontre, le croyant reçoit son identité véritable et renonce à trouver en lui-même son propre fondement. Au lieu de s'activer à se construire par ses seules forces, l'homme est appelé à se recevoir comme un don d'un Autre que lui-même. Cela ouvre à une espérance qui ne se réduit plus aux performances humaines de rentabilité et de succès, mais qui dépasse l'horizon de nos réussites comme de nos échecs. Une espérance, une confiance, qui se ressource dans la prière et la méditation des Écritures bibliques, à la fois de manière individuelle et communautaire.

« Vis ta vie ! »

Dieu cherche, Dieu appelle, il attend donc une réponse. Telle est l'étymologie du mot responsabilité. Être responsable c'est « répondre à », à un appel, à une vocation. C'est aussi « répondre de », de ce que l'on a fait, devant Dieu et devant les autres. Beauté du mot responsabilité qui nous mobilise dans ce que nous avons à réaliser, qui évoque l'audace, l'imagination et le courage pour envisager tous les possibles. Beauté d'un mot générateur de vigilance et de résistance qui dit la liberté, le débat, la dignité du croyant choisissant et agissant en conscience. Mais cette responsabilité, aussi importante soit elle, peut devenir écrasante, voire culpabilisante, quand elle implique l'obligation d'avoir toujours à tout assumer, tout faire, tout décider. Chacun est alors renvoyé à lui-même dans une quête permanente de réponses à inventer, accablé par la complexité des problèmes ou le poids des souffrances à porter. C'est pourquoi il ne faut jamais oublier que nos engagements sont toujours vécus sous le regard d'amour de Dieu. Un amour qui nous permet d'assumer devant Lui nos limites et nos manquements en nous aidant à prendre une peu de distance à leur égard avec liberté et même avec humour. Son amour nous permet d'éviter les deux écueils qui toujours nous menacent, celui de croire que nous pouvons tout faire et celui de croire que nous ne pouvons rien faire.

« Le Monde est à nous »

À cause de l'amour gratuit de Dieu, le chrétien est libéré du souci de lui-même. Cela lui permet de se soucier de son prochain et du monde que Dieu lui confie d'autant plus pleinement et sereinement qu'il n'a rien à prouver ni à Dieu, ni aux autres, ni à lui-même. L'amour de Dieu ne rend pas le chrétien indifférent aux souffrances et aux urgences de la société, mais il le libère et le fortifie pour y répondre avec confiance et lucidité. Nos engagements sont donc d'abord une réponse à l'initiative d'amour de Dieu. Ils sont placés sous le signe de la gratitude envers Lui. A travers nos paroles et nos actes nous nous efforçons de témoigner de ce qu'il a fait pour nous. Non pas en nous repliant sur nous-mêmes ou dans nos communautés, mais en agissant dans le tissu quotidien de nos relations familiales, sociales, culturelles, professionnelles, politiques. C'est là que le croyant est appelé à vivre de la vie nouvelle reçue en Christ. Cet engagement dans le quotidien a toujours caractérisé le protestantisme au long de son histoire, que ce soit dans le cadre de la diaconie, de la vie associative et citoyenne, des syndicats, des institutions de l'État voire des partis politiques. Être protestant ce n'est pas s'évader dans des extases religieuses, ce n'est pas « changer de monde » mais c'est travailler à « changer le monde » par l'annonce de l'Évangile.